

Un ami genevois de Stendhal : le docteur Jean-Louis Prevost

Autor(en): **Schazmann, Paul-Emile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **14 (1936)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-727877>

Nutzungsbedingungen

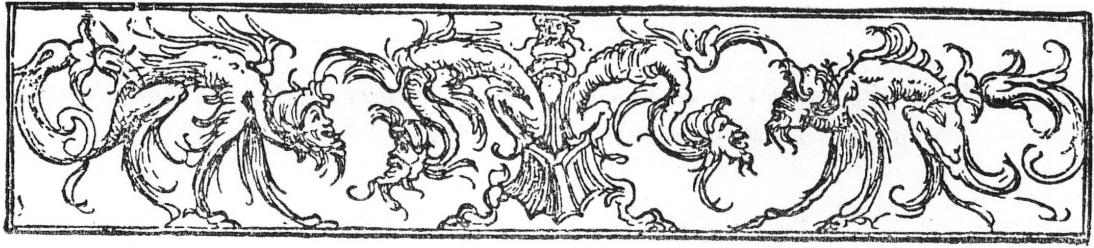
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



UN AMI GENEVOIS DE STENDHAL: LE DOCTEUR JEAN-LOUIS PREVOST

Paul-Emile SCHAZMANN.



LE lecteur des passages consacrés à Genève par Stendhal, dans les *Mémoires d'un touriste*, garde l'impression d'un esprit chagrin, hostile à la plupart de ses habitants comme il fut sévère à l'égard de ses concitoyens. Si nous scrutons la pensée du grand écrivain au moyen de textes rares, mais souvent révélateurs de mouvements spontanés et vrais, nous sommes surpris de constater son admiration sans réserve de certains aspects de nos lacs et de tels de leurs riverains. M. Henri Deonna a naguère montré, précisément dans *Genava*, son amitié pour les frères Petit et a publié le récit charmant de sa visite à l'usine d'indiennes de Cologny.

« ...Nous devons n'y passer que deux jours », écrit alors Stendhal à un ami en parlant de Genève, « nous y sommes déjà depuis trois et si je ne consultais que mon cœur, j'y passerais six mois... »

On connaît, d'autre part, les passages de la *Vie de Henri Brulard* narrant la folle chevauchée de l'auteur au delà de la porte de Cornavin, puis son recueillement au-dessus de Rolle, tandis que la cloche d'une église située sur la colline sonnait à grandes volées. Monté près du peuplier décrit quelques années plus tôt par le poète danois Matthisson, il voyait ce beau lac s'étendre sous ses yeux, le son de la cloche était une ravissante musique qui accompagnait ses idées en leur donnant une physionomie sublime. Nourri de la *Nouvelle Héloïse*, il se crut près du bosquet de Julie :

« A Rolle ou à Nyon, je ne sais lequel », s'écrie Stendhal, trente-six ans après avoir vécu ces faits, « commence le temps heureux de ma vie; cela pouvait être alors le 8 ou 10 de mai 1800. »

Stendhal est revenu à plusieurs reprises à Genève. Il descendait à l'Hôtel des Balances ou, après 1820, à l'auberge de la Couronne, dans une chambre ouvrant sur

le lac. A l'occasion d'un de ces voyages, l'écrivain constatait le goût des Genevois pour les promenades en char à banc attelé d'un cheval passable, dans un beau pays. Quand leurs moyens le leur permettent, ils achètent une maison de campagne.

« Le Genevois », note-t-il, « préfère non pas celle qui est le mieux bâtie, et où l'on peut donner des dîners, comme le fait un Parisien, mais celle qui a de beaux arbres qui font songer... »

Nous avons d'autres relations de cet amour des parcs chez les amis genevois de Stendhal. Dans les « Notes inédites sur l'histoire des Prevost »¹, écrites en 1834 par Jean-Louis Prevost, nous lisons la description évocatrice de réunions de famille chez un oncle de leur auteur, Prevost-Cayla :

« Georges doit se souvenir », écrit le jeune homme, « que nous allions de temps en temps passer deux ou trois jours chez les Prevost-Cayla à Satigny. C'était un bonheur pour nous que d'être réveillés à quatre heures du matin par le chant des oiseaux et d'aller nous rouler dans l'herbe couverte de rosée... »

Quand cette joyeuse jeunesse ne s'ébattait pas, pendant les jours de vacances, à Satigny, elle courait à Aire, chez les parents du D^r Jean-Louis Prevost, homonyme de l'auteur de l'Histoire des Prevost et médecin de Stendhal.

L'année précédente, en novembre 1833, ayant quitté Paris pour rejoindre son poste de consul de France à Civita-Vecchia, Henri Beyle passa par Genève comme il l'avait fait un tiers de siècle plus tôt. Entre le jeune homme de dix-sept ans qui va découvrir le Milanais, la vie active et l'amour — trois mots auxquels il donnera une saveur nouvelle, — et le Stendhal de 1833, a surgi la maladie. Agé de cinquante ans, il est fort gros, excessivement nerveux, se plaint de la goutte et de la gravelle, rend des graviers de cinq grains. Des maux d'entrailles le font jurer de douleur.

C'est alors que Stendhal rencontre un médecin encore jeune, professeur à l'Académie de Genève, auquel les disciplines littéraires et philosophiques sont à peine moins familières que celles relevant de sa profession : Jean-Louis Prevost. Fils de Prevost-Moultou qui habitait Aire, petit-fils de Prevost-Revilliod, celui que Jean-Louis Prevost appellera « le grand docteur Prevost » a étudié les lettres et la théologie dans sa ville natale, la médecine à Paris, où il fut sur le point de succomber au typhus des armées, en 1814. Il a pratiqué la chirurgie à Dublin, puis collaboré avec des savants français tels que Dumas à des travaux relatifs aux organes de la circulation du sang, aux calculs de la vessie et a publié sur ce dernier sujet une *Lettre à M. Arago*. On le consulte de l'étranger. A Genève, il a guéri de la goutte le comte de Sellon, fondateur de la « Société de la Paix », cette ébauche d'une Société des Nations.

Prevost examine minutieusement le cas de son client, gagne sa confiance et obtient ce miracle : Stendhal qui « ...croit peu à la médecine et surtout aux médecins... » l'écoute et suivra ses avis. Le voilà privé de café et de tous les acides. Il se

¹ M. Jean Lullin a bien voulu nous communiquer ce texte inédit.

passé désormais presque entièrement de vin, déjeune de thé et de beurre. Quinze mois plus tard, le 8 mars 1835, il écrit de Rome à Prevost :

« ...Depuis décembre 1833, je n'ai pas pris six grains de vinaigre ou d'acide de citron. Je me porte fort bien, ce dont je vous remercie. »

Dès cette époque, la correspondance ne se limite pas aux relations professionnelles : « ...Je dîne tous les jours avec cet homme judicieux et bon, M. Abraham Constantin », continue en effet Stendhal « et nous parlons souvent de votre humanité et du soin avec lequel vous écoutez les malades... »¹

L'intimité dans laquelle ont vécu Stendhal et Constantin, le commensal de l'écrivain à Rome, est aujourd'hui connue. En 1831 déjà, le peintre genevois Constantin, dont les travaux sur porcelaine ornaient une salle du Musée de Turin, écrivait de Rome à ses parents :

« Nous allons loger en commun avec un de mes amis, consul de France à Civita Vecchia... Cet ami a été très malade... »²

Tandis que Constantin s'emploie à trouver un logement, le consul envoie par mer à Sèvres, où elles doivent subir l'épreuve du feu, les « admirables peintures sur porcelaine de Constantin » — l'épithète est de Stendhal.

Constantin ne fut pas moins l'ami de son concitoyen Prevost. Il fit du docteur un remarquable portrait sur porcelaine conservé à l'Athénée de Genève (*pl. III, 5*). Grâce à lui nous connaissons la figure douce et sympathique du médecin de Stendhal.

En 1838, Stendhal ignoré à Paris, tenu éloigné de Rome par le Diplôme de Louis XVIII le nommant consul de France que j'ai encore vu pieusement conservé dans l'ancienne salle du consulat, occupe quelques jours de congé à un voyage en Suisse et à Strasbourg. Hélas ! la maladie, les soucis ne lui laissent plus de répit.

A Genève, Stendhal revoit avec joie le Dr Prevost. Il en tient au courant M. di Fiore, cet étrange ami condamné à mort à Naples, en 1799, à l'âge de 28 ans, dès lors réfugié à Paris et qui revit dans *le Rouge et le Noir* sous les traits d'Altamira. L'excellent Prevost est devenu pour Beyle l'admirable Prevost :

« J'ai vu l'admirable Prevost à Genève; il a voulu venir me faire une longue visite d'amitié et m'a conseillé Vichy et les sangsues de temps en temps. De 50 à 65 ans les hommes gros sont tourmentés par le sang; puis vient la tranquillité et la vie diminue d'un vingtième tous les ans. Cette visite de ce vrai philosophe m'a fait plaisir au cœur... »

Si Stendhal se laisse aller à écrire :

« Les commis aidés de mon caractère imprudent finiront par me reléguer à Civita Vecchia ou, ce qui est pire, par me reléguer dans la pauvreté... »,

¹ *Correspondance*, Ed. PAUPE et CHÉRAMY, t. III, p. 136.

² Danielle PLAN, *Abraham CONSTANTIN*, Genève 1930.

Si, d'autre part, l'état de sa santé l'empêche de pousser le voyage jusqu'à Colmar, l'année de cette rencontre avec Prevost n'en est pas moins celle de la parution de la *Chartreuse de Parme*. L'esprit plus pénétrant que jamais de l'auteur des *Lettres à Pauline Beyle* a discerné en Jean-Louis Prevost, le délicat célibataire qui témoigne tant d'affection respectueuse à sa sœur, un être d'élite dont la vraie philosophie méritait d'être rappelée.

Après avoir vu Prevost, Stendhal quitta Genève animé d'un nouvel élan. La goutte a pu le prendre à Berne et sévir à Bâle. Il marche aidé d'une canne et jurant quand le pied gauche heurte un pavé. Mais il verra la fameuse danse des morts, les admirables Holbein, la cathédrale.

« ...Moi j'aime le beau », écrit-il à di Fiore; « c'est mon faible auquel je sacrifie, comme vous le voyez, prudence et santé... »

Ainsi Beyle retrouvait-il, en partie grâce à Prevost, ce pouvoir de l'enthousiasme, caractéristique de la jeunesse. Il lui avait fait immortaliser, cette même année, la *Chartreuse de Parme*, entrevue sur la route de Mantoue à Parme lors de son premier voyage de Suisse et d'Italie. Par son pseudonyme, Beyle immortalisait en même temps le nom de Stendhal, ville natale de Winckelmann, le génial archéologue des antiques de la villa Albani à Rome.

Trois ans plus tard, le coup de sang contre lequel le docteur Prevost avait mis Stendhal en garde approche. Un médecin, consulté à Rome, refuse de le saigner une troisième fois, nie la langue épaisse. Beyle fait appel à un homéopathe de Berlin qui débite des phrases et parle de maladie nerveuse non sanguine. Il s'écrie alors :

« Je ne crois en rien qu'à la profonde attention que M. Prevost donne à la maladie. »

Puis il attend le retour du chancelier du consulat et sollicite de Guizot un congé.

« ...Je voudrais changer d'air », confie-t-il au Ministre de Louis-Philippe, « et aller consulter à Genève M. Prevost qui m'a guéri d'une grande maladie il y a quelques années... ».

Le nom du médecin genevois était loin d'être inconnu à Guizot. Il avait été à l'Académie de Genève l'élève du professeur Pierre Prevost, cousin de Jean-Louis, et longtemps il correspondit avec lui ¹.

Tout le long du voyage de retour, Stendhal fut préoccupé de revoir le D^r Prevost. De Florence, au mois d'août, il écrit à son ami d'enfance et cousin Romain Collomb :

« De Marseille j'irai à Genève demander une direction de santé à M. Prevost... »

Collomb, l'exécuteur testamentaire de Stendhal qui nous a conservé la *Vie de Henri Brulard* et tant d'autres inédits de Stendhal, passa plusieurs années à Genève au temps de Napoléon I^{er}, en qualité de Contrôleur principal des droits

¹ Voir notre article, *Journal de Genève* du 30 novembre 1933.

réunis. Il ne fit ensuite qu'une médiocre carrière administrative aux Messageries royales.

Stendhal n'arriva à Genève qu'au début de 1842. On sait le reste: lorsqu'il se vit dans l'impossibilité de rétablir sa santé, il cacha son mal de son mieux. N'avait-il pas écrit:

« Il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès... »

Le 22 mars, quelques jours après son passage à Genève, il tomba, frappé d'apoplexie, à la porte du Ministère des Affaires étrangères à Paris.

Une fin plus douloureuse était réservée au Dr Prevost; pendant deux ans, il assista aux progrès de la tumeur maligne qui l'emporta.

Stendhal s'est demandé comment il avait occupé sa vie. Nous ne redirons pas, après des plumes plus autorisées, l'originalité de sa psychologie. Retenons un trait de son caractère: il poussa loin le courage d'extérioriser sa puissante personnalité, sans jamais chercher à l'imposer. De tels hommes ont toujours trouvé des amis à Genève.

